

Georges Vigarello

***Sports, cultures du corps, cultures
physiques et artistiques : y-a-t-il un
patrimoine à transmettre ?***



Je trouve la question du patrimoine intéressante et assez nouvelle. Je vais m'attacher à le montrer. Je vais aussi me référer à quelques repères historiques et j'essaierai ensuite de poser cette question pour aujourd'hui. Mon plan est assez simple : je ferai tout d'abord un préalable sur l'intérêt de ce type de question, ensuite j'aborderai un ensemble de repères qui confortent et légitiment la question, enfin j'essaierai de voir ce qu'il en est d'aujourd'hui. Et c'est là sans doute que mon exposé sera le plus fragile, je vous prie de m'en excuser par avance.

1 - Préalables à la question du patrimoine

L'EPS, traditionnellement, ne prend pas le thème de la culture en compte. On le voit quand on relit les textes classiques. Prenons l'exemple d'un des premiers grands congrès de l'eps, celui de 1913 entre autres. J'ai repris attentivement les textes de ce congrès fondateur. Que lit-on ? Quels sont les titres des articles ? La « relation entre la respiration et l'attitude », de « l'utilité probable de la sueur pendant les exercices physiques », l'« influence de l'effort musculaire sur les muscles pectoraux », « peut-on faire grandir ? »... Tout cela est intéressant et nous concerne bien sûr, mais ce n'est pas du tout le problème qui nous préoccupe légitimement aujourd'hui. La question est celle du « faire » : le « faire » le plus immédiat, d'ailleurs, et non la question de sa place ou de son rôle dans une culture. Autre exemple : en 1945 sont inventés les groupes de niveaux, la pédagogie de l'après-guerre en est transformée, mais ce n'est pas du tout en fonction de la culture, c'est en fonction de la santé, des faiblesses physiologiques... Une évidence encore : les précisions se sont « immensément » enrichies avec le XXe siècle : aucune ressemblance, ou peu, entre l'eps du début du XXe siècle et celle d'aujourd'hui. Reste que cet enrichissement porte centralement sur le « faire », les exercices, les « méthodes ». Autre nouveauté marquante encore, toute récente : le psychisme, cette manière tout à fait nouvelle de lier le mouvement aux dispositifs de l'intentionnalité, à l'attente personnelle, à la maîtrise, à la confiance. Mais ce n'est toujours pas le problème de la culture qui est posé dans ce cas, même si le principe du mouvement s'est largement complexifié.

La question de la culture est donc une question assez neuve. Avec une nuance pourtant : à regarder nombre de textes « anciens » de l'eps il est possible de déceler une ambition

culturelle. La relation entre les gestes à apprendre, par exemple, ceux du pédagogue, et les mœurs du temps, ceux de la culture, peut être évoquée. Évocation rapide pourtant, sinon fugitive, même si elle mérite d'être citée.

2 – Quelques exemples historiques

Par exemple prenons Amoros, 1820 : « la gymnastique est la science raisonnée de nos mouvements dans leurs rapports avec nos sens, notre intelligence, nos sentiments, nos mœurs », nos mœurs !. Quel rapport entre l'éducation physique d'Amoros et les mœurs de 1820 ? Il y en a un, mais il n'est pas explicité : évoqué, souligné dans le texte, et pourtant allusif. Peu de traces de ce thème demeurent ici sinon le mot et le souhait formulé, au point que les historiens de l'eps ne le retiennent pas et ne le travaillent pas. Il y a pourtant bien le terme de « mœurs ». Et ce terme se retrouve encore, à sa manière, dans des titres, celui d'un des chapitres du tome 1, par exemple, de traité de gymnastique de notre gymnaste madrilène : « Gymnastique civile et industrielle », (voir le *Nouveau manuel complet d'éducation physique*, 1847) !. Ce qui semblerait souligner la volonté de mettre en rapport les gestes appris et les impératifs industriels, la précision des mouvements par exemple et le dispositif des ateliers du XIXe siècle. Mais est-ce que la notion d'industrie a été étudiée chez Amoros ? À ma connaissance quasiment pas. Il y a donc un indice fort, chez Amoros, qui aurait pu nous alerter sur le fait que les mouvements enseignés ne se limitent pas à des améliorations physiologiques ou purement psychologiques, sur le fait qu'ils posent des problèmes d'adaptabilité des apprentissages physiques aux mœurs, au milieu, aux espaces de travail et de comportement.

Deuxième exemple, banal sans doute, mais riche et pourtant non étudié par les historiens de l'EP (en dehors sans doute de la thèse récente et remarquable de Serge Vaucelle) : celui de la noblesse. Qu'enseigne la noblesse dans l'univers « classique » (celui du XVIIe siècle par exemple) à ses enfants ? Et pourquoi enseigne-t-elle ces types de pratiques à ses enfants ? Vous connaissez les trois pratiques de la noblesse : les armes l'équitation et la danse. Pourquoi ? Est-ce pour améliorer la santé de la jeunesse ? Certainement, mais pas seulement ! Ces pratiques, dans leur versant militaire comme dans leur versant esthétique, renvoient évidemment à une image culturelle, sociale, voire économique, que la noblesse se fait d'elle-même. Il s'agit même quelquefois d'un lieu de conflit ou de tension culturels. Un exemple le montre : dans les traités éducatifs du 17^{ème}, dans les livres d'exercices, une place considérable est donnée à la lance, au jeu de lance, celle faite de fer et de bois, censée culbuter ou transpercer l'adversaire (le pratiquant est à cheval et essaie de renverser des cibles, des effigies, des mannequins...). L'observateur d'aujourd'hui aperçoit alors cet anachronisme étrange : la lance n'est plus du tout utilisée dans l'armée puisque les armes à feu ont remplacé la lance depuis le XVIe siècle, et elle l'est dans les académies. Le maniement de la lance continue ainsi à être enseignée dans l'espace des pédagogies comme dans celui des jeux, alors qu'il est abandonné dans la réalité autrement « réaliste » du combat. Une raison s'impose ici jusqu'à l'évidence : les nobles du XVIIe siècle ont une vision militaire de leur pratique, de même qu'ils en ont une vision « patrimoniale ». Cette pratique, c'est « mon » identité, pourraient-ils dire, c'est ma « culture », même si elle n'est pas directement utile. Elle « me » représente, elle fait ce que « je » suis. Il y a une sorte de « souvenir culturel » qui rend utile le recours à ces gestes et à ces objets, alors même que les uns et les autres ont perdu leur pertinence dans le comportement quotidien. La pratique a disparu dans l'armée, elle perdure

dans la représentation et dans les valeurs. Cela montre bien comment certains mouvements continuent d'être enseignés tout simplement parce qu'ils renvoient à une perception de l'identité culturelle des acteurs. Leur utilité n'est pas directement applicable dans le monde du temps, elle est légitime en revanche dans l'imaginaire culturel et dans ses effets patrimoniaux.

3 – Approfondir l'histoire et l'anthropologie

Une fois ces exemples évoqués, nous devinons combien la question de « notre » patrimoine peut devenir pour nous complexe. Comment évaluer la culture de ce qui est transmis aujourd'hui ? De quels critères dispose-t-on ? Est-ce qu'il y a un « stock » de références qui sont à la fois inscrites dans du « moteur », dans de l'imaginaire et dans de la culture ? Est-ce que l'on peut désigner des qualités qui seraient à enseigner, porteuses de richesse et d'avenir ?...

C'est d'autant plus compliqué que le corps n'est pas nécessairement l'objet d'un discours. La culture s'inscrit dans les corps quelquefois en deçà des mots. Quand vous suivez et que vous étudiez l'histoire des postures, vous voyez que la posture noble est assez caractéristique, mais elle n'est jamais explicitée. Les modèles montrent que les acteurs ont à tirer les épaules vers l'arrière, mettre le ventre vers l'avant... Aucun rapport avec la gymnastique qui va s'inventer au 19^{ème}. C'est une façon de porter l'honneur. Mais ces repères, ces modèles ne sont pas écrits. Vous lisez ces normes sur les images et les gravures. Comment sont-ils donc transmis ? Quasiment dans le non-dit !

La posture bourgeoise, en revanche, va transformer radicalement cette posture noble. Or elle aussi n'est pas écrite. Quelle est sa nouveauté ? La posture bourgeoise par exemple favorise le resserrement de la ceinture, elle tente de donner une apparence de force : celle d'être campé sur le sol... Ce n'est pas explicité et pourtant c'est à la fois visible et très présent. L'observateur constate très bien que d'une position à l'autre (entre noblesse classique et bourgeoisie industrielle), la culture a changé. Et finalement ce qui est transmis (l'« ordre » donné à l'attitude) a changé aussi. Mais comment ? Nous sommes confrontés à une double difficulté, d'une part les références culturelles ne sont pas toujours explicitées et d'autre part elles sont transmises sur un mode implicite lui aussi. Bourdieu a su le montrer en évoquant l'habitus.

Certains travaux nous orientent pourtant : en particulier le texte majeur de Mauss sur les « techniques du corps » (*Journal de psychologie*, 1936), celui que tout le monde cite, tout en le travaillant relativement peu. Or certaines parties de ce texte explicitent ce que je viens de dire : à savoir que la technique du corps est représentative d'une culture, de valeurs et de références imaginaires spécifiques, les unes et les autres représentant une façon de privilégier certaines relations entre les gens, certains contacts avec les choses, certains engagements dans le monde... On voit bien comment la culture vient s'inscrire dans un dispositif physique, moteur... Nombre d'exemples dans le texte de Mauss le confirment : de la manière de dormir des guerriers massai, à la démarche des infirmières américaines dans les années 1920, à la manière de bêcher des soldats anglais de la guerre de 1914.

Une fois ces exemples donnés, somme-nous pour autant en mesure de « choisir » pour aujourd'hui ? Comment valoriser telle ou telle pratique ? Difficile de répondre. Mais je vais essayer de le faire, avec quelques faiblesses dont j'ai déjà parlé.

Je voudrais d'abord approfondir le problème de la référence culturelle en m'attachant davantage à la problématique historique et en vous montrant comment l'histoire a réellement inventé de la culture corporelle : une « culture » qui a encore du sens aujourd'hui alors même que nous l'interprétons quasiment comme « nature ».

a) La difficulté de « désigner »

Peut-être faut-il montrer à quel point il est difficile de désigner des qualités motrices. Vous attendez que je dise : voilà ce sont ces qualités-là qu'il faut développer parce qu'elles sont représentatives de la culture. Or la seule démarche de désignation en soi est déjà un travail.

Lisons le texte de Rabelais (*Gargantua*, 1534). Lorsque Rabelais dit que Gargantua doit faire tel et tel type d'activité, il dit la chose suivante : « il gravait es arbres comme un chat, il sautait de l'un à l'autre comme un écureuil, il abattait les gros rameaux comme un autre milon (Milon de Croton), avec deux poignards acérés et deux poinçons éprouvés, il montait au haut d'une maison comme un rat. ».

Rabelais ne désigne pas les qualités qu'il enseigne à son Gargantua. Il nous dit simplement que les qualités ressemblent à des comportements de tel ou tel animal. C'est le « rapprochement » qui suggère les qualités sans les désigner. Il y a donc une vraie difficulté à objectiver, on le voit dans ce recours au rapprochement et à l'allusion. Autre exemple « ancien » : lorsque Thevenot écrit « L'art de nager » en 1696, que dit-il ? « La figure 34 fait mieux entendre cette pratique que les leçons que l'on pourrait donner. »

Vous voyez donc qu'il y a un triple défi : le défi de nommer, celui de décrire, et enfin celui de désigner ce qui est mieux ou moins bien dans un ensemble de pratiques et de qualités. Bien entendu l'effort de nomination a grandi avec la période moderne : les grandes qualités qui sont considérées comme indispensables dans la période moderne, c'est-à-dire 17^{ème} et 18^{ème}, c'est la force et l'adresse. Des « objets » qualitatifs sont enfin cités. Mais cet effort de désignation est également demeuré limité : ce qui est recherché dans toute cette période classique semble s'en tenir à la force et à l'adresse. Or il est clair qu'avec la danse et les armes, les nobles apprennent bien davantage. Il suggèrent des qualités plus riches, plus nuancées, mais ils ne les nomment pas.

Constat plus étonnant encore : un livre que l'on peut qualifier de « récent » pour l'histoire des pratiques, celui de Guillaume Depping, en 1869, a pour titre « Merveilles de la force et de l'adresse », comme si seules existaient ces deux uniques qualités dans l'univers de la gymnastique et des exercices à la fin du second empire. Un travail d'élaboration et de réflexion pourtant a été fait au XIX^e, siècle susceptible de conduire bien au-delà : un travail où les qualités physiques semblent s'inventer sous les yeux des observateurs. Il faut en dire un mot.

Il n'est pas inutile de survoler la manière dont d'autres qualités se sont créées et ont été pensées.

b) Exemples d'invention de qualités physiques

Je m'en tiendrai à trois exemples :

Le premier c'est la vitesse. Vous allez me dire que la vitesse a toujours existé. Sans doute. Mais Si vous lisez le livre de Buffon « De l'homme » écrit en 1755, vous constatez que dans l'allusion faite aux hommes susceptibles de parcourir des distances rapidement, cette « rapidité » n'est pas interrogée spécifiquement et apparaît comme relevant de la « force » : aller vite c'est avoir de la force musculaire, c'est avoir de la puissance. Alors comment les choses se sont-elles passées pour que soit spécifiquement désignée le « vitesse » physique ? Il faut d'abord prendre en compte les découvertes physiologiques. En 1850, par exemple apparaît le calcul de vitesse du courant dans un nerf. C'est Hermann Helmholtz le premier qui l'effectue : la réponse est 27 m/s. Alors pourquoi est-ce si intéressant ? Pas tellement parce que le physiologiste allemand cite un chiffre, mais parce qu'il nous conduit à effectuer des comparaisons.

Une fois le calcul réalisé, Helmholtz remarque que des animaux, des individus différents, se singularisent par un courant passant plus vite dans leurs nerfs. Des échelles existent, des hiérarchies possibles... Puis la physiologie multiplie ce type de comparaisons et de mises en parallèle. Du coup la vitesse devient une qualité, « quelque chose » qui peut s'objectiver : thème de chiffrage et de hiérarchisation sans doute entre des sujets, mais qualité devant s'inscrire dans une caractéristique physique (musculaire ? nerveuse ?) d'un sujet. Il devient possible de dire clairement que quelqu'un est plus rapide qu'un autre pour des raisons qui ne se limitent pas à la force. Il devient possible de proposer des exercices de vitesse différents des exercices de force ou d'adresse. Du coup apparaissent des exercices qui n'existaient pas. Du coup s'effectuent des « préparations » qui n'étaient pas pensées. Mais tout cela se réalise lentement. Le premier à qualifier vraiment des exercices de vitesse, c'est Fernand Lagrange en 1888 (*Physiologie des exercices du corps*). De 1850 et 1888, près de 40 ans pour inventer des exercices de vitesse, alors qu'existe la notion de vitesse nerveuse !. Lagrange, c'est intéressant aussi non seulement parce qu'il insiste sur le fait que des gens vont plus vite de d'autres, mais parce qu'il insiste sur l'exigence qu'imposent certaines qualités : difficile par exemple d'être rapide et résistant, difficile de concilier les deux chez un même sujet. Lagrange peut le dire clairement une fois ces qualités désignées. La nouveauté est claire : qualités différentes, qualités relativement exclusives. Autant dire que ces changements prennent tout leur sens une fois pris en compte d'autres déplacements culturels. Une « pression » s'est exercée par exemple sur le calcul des rapidités avec des inventions majeures touchant aux gestes quotidiens : minutage du travail, minutage des trajets, minutage des horaires de trains, de transports divers... Une culture de la vitesse se développe au XIXe siècle (à la fin du siècle surtout) à l'égard de laquelle les qualités physiques inventées ne sont pas étrangères.

Vous voyez bien qu'il faut une investigation historique pour comprendre en quoi les pratiques d'aujourd'hui peuvent être porteuses de culture.

Deuxième exemple : la « capacité vitale ». Est-ce que c'est une qualité ? Oui c'est une qualité ! Amoros pensait, dans les années 1820-1830, que pour être résistant dans une course il fallait l'effectuer à plusieurs reprises, il fallait répéter, normal, qu'il fallait aussi chanter, ce qui est un peu curieux, et qu'il fallait, entre autres, se battre la poitrine avec les poings pour renforcer les muscles pectoraux ! C'est une vision complètement « navrante » de la capacité respiratoire. La « quantité » pulmonaire n'est pas envisagée. L'oxygène n'est pas pris en compte par exemple, alors que Lavoisier a reconnu son rôle en 1777, près de 40 ans auparavant. Lavoisier fait travailler des gens en chambre close et constate que ceux qui travaillent vivement consomment plus d'oxygène, expulsent plus de gaz carbonique. Il

constate aussi que certains sujets d'expérience arrivent à faire le même type de travail en consommant moins d'oxygène que d'autres. Expérience majeure et pourtant expérience relativement ignorée dans les années suivantes, ignorée en tout cas des inventeurs de la gymnastique comme Amoros ou Clia... Ce problème renaît pourtant (et heureusement !) dans les années 1840 avec une invention qui permet de mesurer la capacité vitale d'un individu : le spiromètre de Hutchinson entre autres. L'expiration dans le spiromètre conduit à constater que certains sujets n'ont pas la même capacité que leurs voisins. Autre constat, tout aussi important sinon davantage : le travail continu, soutenu, permet d'accroître la « quantité » expirée, objet qui vient à officiellement s'appeler « la capacité vitale ». Voilà une qualité brusquement qui s'objective et qui suggère, du coup, de nouveaux types de pratiques, et, pourquoi pas, de nouveaux conflits : est-ce que la capacité vitale peut se développer par une simple extension articulaire de la cage thoracique ou au contraire par un recours à un échange actif dans le poumon, celui par exemple que produit la course ?... La réponse de Fernand Lagrange (différente de celle de Demeny) est celle qui l'emportera : le travail actif, l'échange intensifié, sont les meilleurs garants d'un accroissement de la capacité vitale. Autant dire que s'impose ici, à l'arrière plan, une vision énergétique du corps (l'attention centrée sur les entrées et les sorties, leur bilan possible, leur « rentabilité ») : celle parfaitement restituée par les préoccupations machiniques du 19^{ème} siècle. Ces préoccupations se trouvent au cœur du livre de Jules Marey, « la machine animale » (1872), ou celui de Paul Bert, « la machine humaine » (1867). Une qualité s'invente, et en même temps cette qualité s'associe à des questions culturelles : celles des machines à feu du XIX^e siècle, celles du rendement et de la dépense d'énergie.

Troisième exemple pour terminer mon parcours historique. Celui de la coordination. Les physiologistes inventent au XIX^e siècle une physiologie nerveuse, quasi-inexistante auparavant, fondée sur des repères dont un d'entre eux est particulièrement intéressant. La tradition veut que lorsque vous effectuez un geste, les choses se passent sur le mode de la commande : c'est le cerveau qui dirige l'influx vers la périphérie. Que montrent les physiologistes du XIX^e siècle ? Ils montrent que vous ne pouvez pas vous contenter de la commande : vous êtes obligés de jouer avec l'information donnée par la périphérie, à partir des nerfs venus du muscle et des articulations, ceux qui informent sur les déplacements effectués et les contractions consenties, ceux qui indiquent positions et tensions... Cette découverte est passionnante, parce que les gens de l'EPS ne l'adoptent pas. Relisez tous les auteurs de la fin du 19^{ème}, Tissié, Demeny, Collineau, Sandow... Ils évoquent rapidement ce genre de question, mais ne la cultivent pas, ils s'en tiennent à la commande, même Fernand Lagrange qui a pourtant fondamentalement apporté à la physiologie de l'exercice à la fin du XIX^e siècle. C'est seulement au 20^{ème} siècle que les « inventeurs » d'exercices prendront ce problème en compte. Cette question est intéressante, car portée elle aussi par la culture. Au 19^{ème} les modèles du corps viennent des machines, sans doute, mais des machines à feu, machines à vapeur on l'a vu, quelquefois aussi ces modèles viennent du circuit électrique (commande d'une unité centrale)... aujourd'hui modèles et métaphores viennent d'autres techniques : les systèmes informatiques essentiellement, celles où dominent les informations, leur gestion, leur contrôle. Les modes de valorisation du corps, les images du corps sont donc extrêmement influencés par les techniques et le milieu technique. Ce n'est pas par hasard si nous adoptons pour la motricité des techniques d'informations : celles valorisant le flux et la quantité d'informations. Ce n'est pas par hasard si les techniques actuelles du corps s'inspirent des machines « actuelles ».

4 – Quelle culture aujourd'hui ?

J'en viens donc à mon dernier point, l'affrontement au problème culturel d'aujourd'hui. Il me semble que cette question doit être exposée en 2 moments.

Premier moment, un constat : nous sommes, nous pédagogues du corps, beaucoup plus qu'auparavant confrontés à une extraordinaire diversité de qualités physiques et de pratiques corporelles. Notre univers pédagogique ne se limite plus à celui de la « force-adresse-vitesse-résistance » telle que l'évoquait Bellin du Coteau en 1930 (*Traité d'éducation physique*, T. II). Les repères sont devenus beaucoup plus compliqués : il y a une diversité considérable des qualités (détente, relâchement, tonicité, sens musculaire...). Et une effervescence extraordinaire des pratiques : 40 sports nouveaux entre les années 70 et aujourd'hui ! Nous sommes donc beaucoup plus qu'auparavant soumis à cette diversité, sous-tendue elle-même par une orientation nouvelle : la place marquante faite à l'optionnel. Rappelons-nous : les textes de l'EPS dans les décennies qui nous ont précédés avaient une hantise, c'était la spécialisation. Au point que vous aviez des auteurs convaincus d'un principe majeur : faire de l'escrime sans doute, mais à condition que les deux bras puissent travailler (principe très présent dans les textes de Coubertin). Cette « obsession » se retrouve encore chez Hebert et bien d'autres. Or je trouve que nous l'avons largement dépassée. Nous sommes entrés dans une période de légitimation de l'optionnel (pour dire vite, une escrime bien pratiquée se suffirait à elle-même). Nous sommes entrés dans une société beaucoup plus individualisante (pas « de » l'individu, mais « individualisante »). Au delà de cette ascendance faite au possible et au choix, une préoccupation de « qualité » semble l'emporter : celle qui privilégie la vigilance nerveuse et la « rétro-action ».

- la glisse est beaucoup plus présente par exemple, à travers les activités et les engins (skate, planches en tous genres, rollers...). Les motricités qui sont valorisées, ce sont des motricités précisément du « rétro-actif », celles que j'évoquais tout à l'heure, qui font que l'on est en permanence en alerte sur les sensations et les informations qui nous sont données pour les réguler, les adapter, les exploiter. Nous sommes bien dans un monde privilégiant l'informationnel par rapport à un monde qui a longtemps privilégié l'énergétique. Et l'informationnel est privilégié même quand sont évoquées les activités énergétiques : par exemple quand un lecteur aborde un livre de « régime », aujourd'hui, alors qu'il s'attend à lire un discours sur les calories... il rencontre un discours sur la manière d'informer son corps, celle de lui inculquer une mémoire, celle de laisser des souvenirs dans son stock de mémoire cellulaire !

A quoi s'ajoute la culture des engins de glisse, à quoi s'ajoutent des sous-cultures : les surfers... On ne peut pas ne pas prendre en compte tout cela. Mais ces repères peuvent nous laisser démunis sur le terrain pédagogique. Est-ce qu'un enseignant dans la cour de son école ou de son lycée, dans son gymnase, est en mesure de multiplier les procédures de glisse ?

Autre donnée dans ce premier moment (en rapport avec le sensible précisément) : l'importance nouvelle donnée aux sensations, aux affects, au « corps profond ». Que signifie une culture du corps profond ? Vous avez tous entendu des réactions spontanées de sportifs qui disent : j'ai perdu mes sensations, je les ai retrouvées, je les ai travaillées. C'est un discours très présent aujourd'hui. Même les sports de force cultivent le « sensible » : la prise de conscience, l'alerte sur ce qui est éprouvé.

Mais le « corps profond » c'est encore autre chose. La psychanalyse a fait des enfants, des petits enfants, des cousinages... bref elle a fait des gens qui s'imaginent qu'ils vont résoudre

un certain nombre de problèmes en prenant en compte leurs tensions directement physiques. Le tout avec une certitude nouvelle et confuse : effacer les secondes (les tensions physiques) aiderait à effacer les premières (les tensions psychologiques). Il y a un extraordinaire marché aujourd'hui de la détente « affectivo-intelligente » (les spas, les salles de gym, la relation à des « coachs » qui vous disent comment « lisser » l'intérieur de vous-même...). Les magazines de santé multiplient ce type d'assurances : Top-santé, santé-magazine, Santé plus, Vraie santé, Santérama, Vital...

Auparavant, il y a bien longtemps, ce qui devait sortir du corps, c'étaient les humeurs. Maintenant ce sont les contractions inavouables et inavouées. C'est un monde nouveau que la psychologisation de notre culture a sans doute facilité. Et le corps est un merveilleux instrument pour donner un versant visible et sensible à l'« évacuation ». N'insistons pas. Mais nouvelle question : est-ce que dans l'école on peut prendre en charge cela ? Je ne sais pas. Reste qu'il s'agit d'une donnée très importante.

Deuxième moment : essayer de répondre à la question du patrimoine ! Je dis encore que je vais être d'une fragilité absolue, parce que c'est extrêmement compliqué de répondre à la question du patrimoine lorsque la situation présente nous saisit de part en part.

Il y a, aujourd'hui comme hier, beaucoup de non-dit dans nos pratiques, dans nos normes, dans nos préférences. Du coup, il est difficile d'affirmer, dans nos repères d'aujourd'hui, c'est ce versant qui est important pour toujours, ou au moins pour demain. C'est très difficile parce que justement nous sommes emportés par le repère d'aujourd'hui. De plus nous sommes entrés, depuis quelques courtes décennies, dans une situation de grande mobilité, où ces repères changent très rapidement. Il y a des sports qui étaient jugés fondamentaux, premiers, et qui ont disparu. Regardez l'importance que l'on a donnée à la boxe dans les années 20, Est-elle aussi grande aujourd'hui ?

Alors comment « émerger » ? Je dirais très simplement deux choses. Si on veut travailler sur le patrimoine, il faut d'abord travailler sur la prise de conscience que nos pratiques sont des pratiques culturelles. Et pour cela, il est impossible d'échapper à la réflexion historique, anthropologique et sociale. Il faut absolument désigner les pratiques comme « culturelles ». C'est un travail auquel nous ne pouvons faillir. Ce qui entraîne une « redéfinition » de l'eps comme étant irréductible aux seules attentes de santé : elle inscrit dans les mœurs, elle « adapte » au monde, à un monde précis et contextualisé... Elle est au cœur des réseaux de sociabilité : au cœur de la manière de gérer la violence et son contrôle par exemple. Elle est au cœur des réseaux de technicité : au cœur de la manière de gérer le corps technique et sa prise de conscience.

La deuxième chose que je voudrais dire est la plus difficile car elle me renvoie à un choix.

Nous sommes aujourd'hui dans des sociétés de la mobilité, de la fluidité... donc je crois que l'élément central (et du coup vous verrez que je ne choisis pas « une » pratique puisque je suis plutôt partisan de l'option, laquelle peut tout à fait répondre à une exigence générale) serait le travail sur la prise de conscience. Le patrimoine ici, ce n'est pas telle ou telle pratique, c'est la fluidité du comportement dans un monde de plus en plus technique. Répondre au mieux à de la gestion de l'information, favoriser les processus d'adaptabilité et de mobilité. Ce qui ne peut manquer d'orienter nombre de procédures, certaines didactiques, certaines pratiques...

Je ne peux pas terminer sans vous redire à nouveau que je suis conscient de la déficience de ma conclusion, mais elle n'a de sens que si je me permets de renvoyer à un travail historique.

